

Le Calendrier de l'âme

Christian LAZARIDÈS.

HELSINKI, 11 avril 1912 : à la fin de l'une de ses conférences sur « Les entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature ¹ », Rudolf Steiner présente à ses auditeurs un petit livre à la jaquette violet clair sur laquelle est inscrit « Calendrier 1912-13 ». Le livre lui-même, relié en rouge sombre, porte comme titre « 1879 après la naissance du ICH (du Je) ». Il se compose d'un calendrier des jours partant du 1^{er} avril, avec les noms des saints et les dates anniversaires de naissance ou de mort de certains personnages importants de l'histoire de l'humanité ; on y trouve aussi les phases de la lune, et par ailleurs des représentations tout à fait originales des douze « signes » du zodiaque, réalisées par Imme von Eckardtstein. Les temps annuels indiqués pour le passage du soleil dans ces signes posent quelque énigme puisque ne correspondant ni aux « signes » des astrologues ni aux « constellations » des astronomes.

La deuxième partie est constituée par le « Calendrier de l'âme » dont il sera plus spécialement question ici : 52 strophes, autant que de semaines dans une année.

Nous sommes en présence d'un calendrier qui situe le début de l'année à Pâques et le début du décompte des années et des siècles au 3 avril de l'an 33, le jour du Mystère du Golgotha : cette date résulte de l'investigation scientifique-spirituelle de Rudolf Steiner, et elle a trouvé récemment des confirmations astronomiques-historiques ². Dans l'avant-propos du Calendrier, Steiner exprime que c'est le moment « où sont entrées dans l'évolution de l'humanité les forces grâce auxquelles le JE (ICH) de l'être humain peut se saisir en soi-même sans image sensible, au moyen des forces de sa propre vie de représentation, et peut de cette façon se mettre en relation avec le monde » ; plus

brèvement, il est question de la naissance du Je, ou de la naissance de la conscience du JE.

L'année 1912-13 dans l'organisme vivant de l'anthroposophie

Ainsi que cela est dit dans une conférence, le 7 mai 1912, il y a dans ce Calendrier « un fait qui se trouve dans un rapport organique avec notre mouvement tout entier... ». A l'automne 1911, après les conférences de Neuchâtel sur Christian Rosenkreutz, apparut une initiative devant mener à une « Société pour les arts théosophiques », en relation étroite avec l'impulsion de ce personnage essentiel de l'ésotérisme moderne. Il s'agissait d'une « *Stiftung* » et non d'une « *Gründung* », c'est-à-dire d'une sorte de consécration, de donation spirituelle, plutôt que d'une fondation à proprement parler. Cette initiative s'arrêta dès le 6 janvier 1912, mais c'est lors de l'unique séance de cette « Société » que fut décidée la parution du Calendrier, et le fait que les strophes soient sans nom d'auteur correspond sans doute à l'esprit qui devait régner dans cette Société. Il y a lieu de méditer sur le passage de cette « *Stiftung* » à la « *Gründung* », à la pose de la Pierre de Fondation du Premier Goethéanum presque deux ans plus tard.

Car l'année de validité du Calendrier 1912-13 occupe vraiment, pour un regard rétrospectif, une place très significative dans l'organisme Anthroposophie. On peut dater de l'automne 1902 le début de l'anthroposophie, en lien alors avec l'évolution de la section allemande de la Société Théosophique ; 21 ans plus tard, à l'automne 1923, ce sera le moment d'une certaine crise précédant la nouvelle Fondation de la Société Anthroposophique à travers le Congrès de Noël. Et le milieu de cette période de 21 ans, c'est le printemps 1913. Or, c'est à ce moment précis qu'est officialisée l'exclusion de la Société Théosophique de la Section allemande, qui comptait alors 2 400 membres. Au-delà même des problèmes du moment, il y a là une sorte de grande bifurcation qui a un sens pour toute l'évolution spirituelle de l'humanité : la Théosophie, manipulée par des courants orientaux et occidentaux, se coupe de l'impulsion du ICH, de l'impulsion du Christ.

Et le Calendrier apparaît comme l'organisme de gestation où s'est préparée cette rupture, ou cette émancipation, ou cette libération. C'est aussi une période-charnière de la christologie anthroposophique ; avec l'année 1912, Rudolf Steiner complète ses grands cycles sur les quatre Evangiles, ou, disons, le Nouveau Testament tel qu'il nous est

parvenu par écrit depuis la quatrième époque. A l'automne 1913, en même temps que la pose de la Pierre de Fondation du *Johannesbau*, s'ouvre pour ainsi dire le Cinquième Evangile, non pas comme un texte, un livre, une tradition, mais comme un appel à la mise en œuvre des facultés supérieures de conscience.

Il faut aussi signaler que c'est alors la pleine période de « l'affaire Krishnamurti ». A ce moment où les responsables manipulés de la Théosophie veulent porter jusque dans le physique une entité qu'ils intitulent Christ (et en même temps « *Maitreya* » ou « *Bodhisattva* »), le Calendrier de l'âme élève le sentiment vers le monde suprasensible où peut se faire la rencontre avec le Christ. Et cela est à nouveau d'actualité aujourd'hui, où la plupart des groupes ésotériques préparent à nouveau la manifestation physique (entre autres) d'une entité ou d'entités qu'ils intitulent « Christ » (« *Maitreya* », « *Bodhisattva* »).

Au printemps 1913 arrive encore une autre échéance. C'est ce qu'on pourrait appeler la « Pâques » de l'impulsion michaélique. En effet, toute impulsion historique obéit à une loi qui a été en quelque sorte initiée par la vie de Jésus-Christ : après un événement, qui est alors comme une naissance ou une Noël, 33 ans 1/4 ou 33 ans 1/3 plus tard, a lieu une sorte de Pâques, une résurrection de l'impulsion ou de l'événement. L'Ere archangélique de Michaël a débuté en novembre 1879; 33 ans 1/3 plus tard, nous sommes à Pâques 1913. Et c'est sans doute dans ce sens que Rudolf Steiner parlera pour la première fois de façon publique des ères archangéliques et de l'Ere de Michaël le 2 mai 1913 à Londres.

Nous voyons donc comme affluer dans cette année du Calendrier les impulsions les plus profondes de l'ésotérisme chrétien-rosicrucien, même si le nom du Christ n'apparaît à aucun moment dans les strophes.

L'âme et les mystères du temps

Le premier mot de l'avant-propos donne une clef essentielle : *die Zeit...* le temps.

La complexité de ce problème du temps ressort bien dans ce passage de la conférence du 23 avril 1912 au sujet du Calendrier de l'âme :

« ... Ayez tout particulièrement à cœur ces formules de méditation, car elles contiennent quelque chose qui peut être rendu vivant dans l'âme et qui correspond alors réellement à une relation

vivante entre des forces de l'âme et des forces du macrocosme. Ce que nous pouvons appeler le cours du temps, cela est gouverné et conduit par des entités spirituelles, par des entités spirituelles qui, dans leurs relations mutuelles, dans leurs rapports vivants, déterminent vraiment le temps, font le temps, pourrait-on dire. Maintenant, c'est quelque chose de tout à fait abstrait et de purement allégorique que de mettre sans plus de façons en parallèle ce qui chez l'homme aussi correspond à des expériences de temps, le temporel dans l'âme humaine, avec des événements se rapportant au temps dans le macrocosme. Vous verrez que sont présentées là de tout autres expériences de l'âme humaine, qui sous un certain rapport n'ont absolument rien à voir avec le temps. Si vous rendez ces choses vivantes dans l'âme, vous découvrirez la relation dont l'âme peut faire l'expérience entre le centre et la périphérie des expériences des sens. Cette relation particulière, elle peut être modifiée à travers ces méditations... »³.

Il y a là, et à d'autres endroits, une sorte de mise en garde, assez difficile à saisir exactement, contre une utilisation trop dogmatique du Calendrier de l'âme. Il ne s'agit pas de se mettre dans le giron du macrocosme, ou de se modeler à l'image des rythmes du cosmos, mais de « tirer une stimulation », de modifier quelque chose. Si, d'un côté, il s'agit bien de « se sentir un avec la nature », cela n'a de sens que si vient s'y lier un « puissant se trouver soi-même ».

En ce qui concerne la question du temps, à la même époque, dans d'autres contextes, Rudolf Steiner insiste sur le fait que le mystère de l'âme humaine, le secret d'une psychologie digne de ce nom, est intimement lié au problème du temps, et en particulier à ce double mouvement du temps (depuis le passé et « depuis l'avenir ») qui fait la substance même de ce qu'on nomme sentiment. Et c'est bien au sentiment (au sens le plus profond) que s'adresse en priorité le Calendrier.

De façon générale, il y a là toute la nécessité de dépasser le temps spatialisé. Notre culture « audio-visuelle » emprisonne l'âme, la paralyse dans un temps dont toutes les références sont en fait spatiales ; il n'y a pratiquement plus d'expérience du temps pur. C'est donc une urgence de retrouver cette expérience, et même dans un certain sens d'aller au-delà du temps même. Là, le Calendrier devient un réel baume guérisseur. La musique sur disque ou équivalent, le cinéma, « momifient » notre corps de temps, le figent, le durcissent. Le lecteur

pourra se reporter à l'étude de Hella Wiesberger sur l'importance du concept de temps dans l'anthroposophie ⁴.

Cette énigme du temps vient nous interpeller jusque dans l'utilisation pratique du Calendrier. La première semaine est censée débiter le jour de Pâques, selon une indication de Rudolf Steiner. Or, Pâques ne tombe pas à date fixe, c'est une fête mobile, et d'une Pâques à la suivante il pourra y avoir tantôt plus de 52 semaines, tantôt moins. Et de plus, les strophes indiquées pour 1912-13 sont organisées en fonction de la date de Pâques 1912, qui tombait le 7 avril ; ce qui fait que des strophes assez explicitement liées à la Saint-Michel ou à Noël par exemple pourront se trouver décalées de 1, 2, 3 semaines. On est alors conduit à « moduler », à ralentir en répétant une même strophe pendant plusieurs semaines, ou à accélérer en regroupant plusieurs en une seule semaine. Peut-être aussi un nouveau tact intérieur viendra-t-il calmer nos doutes.

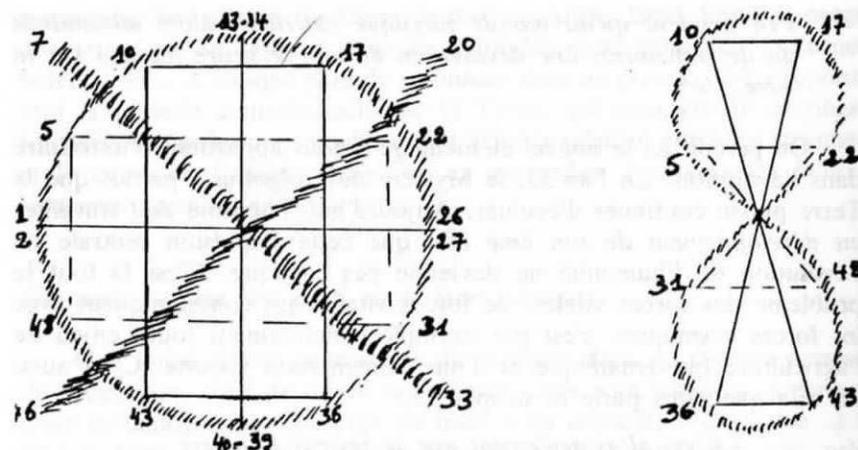
L'architecture du Calendrier

Tout d'abord, les strophes se présentent en deux groupes de 26, deux fois l'alphabet. En gros, à toute strophe correspond celle qui, pourvue de la même lettre de l'alphabet, se trouve « en face » sur le cercle de l'année. Mais il faut parfois chercher cet écho aussi dans les deux strophes voisines, car souvent il y a de petits ensembles de trois strophes qui forment une unité.

On peut ensuite distinguer quatre groupes de 13 strophes chacun, correspondant en gros aux quatre saisons. A l'intérieur de chaque groupe apparaît nettement la structure 3-3-1-3-3 ⁵. La strophe centrale, la septième donc, représente chaque fois un seuil, un moment critique. Quelque chose se prépare au cours des six premières strophes, puis tout est remis en question ; enfin les choses se réorganisent si la crise est résolue.

Il existe ensuite un principe de double symétrie par rapport aux axes des équinoxes et des solstices. De cette manière, quatre strophes se trouvent ainsi chaque fois mises en rapport. On peut imaginer cela sur un cercle, ou bien sur une lemniscate, le point de croisement représentant alors à la fois Pâques et la Saint-Michel.

Nous voyons alors apparaître une croix significative, dont les bras relient les quatre strophes centrales des saisons, les quatre « crises ». Trois fois (7-20-46) c'est l'homme qui risque de mourir ou de perdre conscience, et pour dépasser cette menace d'extinction il faut alors



Exemples :
Strophes 5-22-31-48
Strophes 10-17-36-43

faire énergiquement appel à de nouvelles facultés, ainsi au « souvenir » (46) ou au « pressentiment » (7). Dans le quatrième cas (33), c'est l'univers, le macrocosme, qui menace de s'éteindre si les âmes humaines ne lui permettent pas une sorte de re-création en elles. C'est là, sous ce nombre chargé de symbole, « 33 », un fait essentiel pour notre époque qui se trouve évoqué. Il en est question dans le cycle *Macrocosme et microcosme*.

« ... Certaines forces qui sont dans le macrocosme commencent à s'épuiser et nous allons vers un avenir où, si l'homme ne travaillait pas au développement de sa propre âme, elles commenceraient à trop peu affluer de ces mondes supérieurs, du fait que peu à peu la quantité des forces déversées diminue. Nous vivons à cette époque... Jusqu'à présent la force a été apportée au genre humain du dehors, et ceux qui ne considèrent que la vie extérieure, qui vivent sans réfléchir et croient que le monde sensible extérieur est le seul à exister, ne savent rien des changements qui s'effectuent à l'arrière-plan de ce monde sensible. Parmi ces changements importants, il y a le tarissement des forces spirituelles et la nécessité que de telles forces soient générées par les hommes eux-mêmes. Si la suite de l'évolution de l'humanité était laissée à ceux qui ne

s'en tiennent qu'au monde physique extérieur, alors adviendrait un dessèchement, une dévastation de tout le genre humain sur la terre... »⁶.

On perçoit ici le nouvel élément qu'il nous appartient d'introduire dans l'évolution. En l'an 33, le Mystère du Golgotha a permis que la Terre puisse continuer d'évoluer. Aujourd'hui, l'homme doit travailler au développement de son âme afin que cette impulsion centrale de l'évolution de l'humanité ne devienne pas caduque. C'est là tout le problème des forces vitales, de forces vitales qui communiquent avec les forces cosmiques, c'est par exemple concrètement tout l'enjeu de l'agriculture bio-dynamique et d'une alimentation vivante. C'est aussi de cela que nous parle la strophe 33 :

*« C'est alors seulement que je ressens l'univers
Qui ne peut, en dehors d'une vie commune avec mon âme,
Trouver en soi que vie froide et vide
Et se manifestant sans force,
L'univers qui, sans se recréer sans cesse dans des âmes,
Ne trouverait en soi-même que la mort⁷. »*

Louis Claude de Saint-Martin avait déjà appelé à cette œuvre :

« Homme, le mal est encore plus grand. Ne dis pas que l'univers est sur son lit de mort ; dis que l'univers est dans le sépulcre, que la putréfaction s'est emparée de lui, et qu'il répand l'infection par tous ses membres, et c'est à toi de te le reprocher. Sans toi il ne serait pas ainsi descendu dans la tombe ; sans toi il ne répandrait pas ainsi l'infection par tous ses membres.

Sais-tu pourquoi ? C'est que tu t'es rendu toi-même son sépulcre ; c'est qu'au lieu d'être pour lui le berceau perpétuel de sa jeunesse et de sa beauté, tu l'as enseveli dans toi comme dans un tombeau, et tu l'as revêtu de ta propre putréfaction. Injecte promptement dans tous ses canaux l'élixir incorruptible, car c'est à toi de le ressusciter ; et malgré l'odeur cadavéreuse qu'il exhale de toutes parts, tu es chargé de le faire renaître⁸. »

Ceci n'est pas à lire dans un esprit sentimentaliste, mais techniquement, pour ainsi dire, dans le sens d'une réelle écologie spirituelle.

Beaucoup d'autres chemins peuvent être suivis, qui éclairent l'architecture secrète du Calendrier, et cela ne doit pas étonner car, en dépit de sa relative concision, il est comme un instrument musical sur lequel viennent vibrer les mystères de l'univers et, comme en har-

moniques, les secrets de l'âme humaine. Ainsi, Emil Funk a perçu une structure en rapport avec les périodes cosmogoniques (Saturne, Soleil, Lune...), chaque période résonnant dans un groupe de 7 strophes, sauf la période centrale, celle de la Terre, qui recouvre 10 strophes. Michaël Aschenbrenner étudie quant à lui la relation entre les strophes et le cours de l'année zodiacale, en particulier à travers les *Douze harmonies zodiacales*⁹.

Des mots comme des êtres, et de leurs chemins

Une autre façon maintenant de voyager dans ce double cosmos du Calendrier, c'est de suivre ces « Êtres » que sont les mots, à travers leurs métamorphoses (passage du nom à un adjectif, à un verbe...) à travers leurs associations, leurs rencontres. Bien entendu, tout cela doit rester vivant, les mots doivent demeurer une musique pour l'âme et ne pas se dessécher par trop d'analyse. Karl König par exemple a fait une étude très approfondie de plusieurs mots du Calendrier. Nous n'en suivrons ici que deux ou trois, brièvement, à titre d'exemple.

Tout d'abord ce mot, difficile à appréhender, et difficile à traduire : *Ahnen* (pressentir, présager, augurer, deviner...).

C'est dans la septième strophe qu'il apparaît pour la première fois, à ce moment de crise où « *Mon Soi, il menace de s'évader, puissamment attiré par la lumière universelle*¹⁰ ». Nous sommes entre l'Ascension et la Pentecôte, à ce moment où nous commençons à être attirés par les hauteurs, où nous allons vers la dissolution cosmique de l'été. Et c'est alors que la pensée doit être remplacée par cette force du *Ahnen*. Le mot évoque les *Ahnen*, c'est-à-dire les ancêtres, les aïeux, mais paradoxalement il signifie plutôt une sorte d'intuition de l'avenir, de pressentiment ; dans le langage courant, cela peut évoquer quelque chose de flou, d'incertain, mais il semble qu'ici il y ait quelque chose de beaucoup plus solide, une sorte de conscience spirituelle, qui, à son niveau du moins, est ferme. Dans les strophes il y a souvent à côté de *Ahnen*, ou de ses apparentés, des adjectifs signifiant « fort », « puissant », « vigoureux ». Dans l'allemand ancien *Ahnd* signifie « Esprit ». Il y a là quelque chose du feu de la Pentecôte, de cette force qui pourra nous servir de guide dans le domaine d'Ouriel, l'Archange de l'été. Cela se confirme lorsqu'on considère la proximité de mots comme *Mahnung* (avertissement, exhortation, mise en demeure) ou comme *Ahnden* (punir, réprimer). Le mot *Ahnen* n'apparaît pas dans la strophe même de Pentecôte (8), où nous trouvons par contre,

comme en balance, deux fois le mot « penser » et deux fois le mot « rêve ». Mais il revient dès la strophe 9 :

« *Et plein de force, Ahnung m'intime :
Perds-toi, afin de te trouver*¹⁰ ! »

Il nous accompagne ensuite au tournant de l'été (10, 13, 16). A la strophe 18, quelque chose de nouveau intervient : le Je est présent dans cet acte de pressentiment, d'intuition : « *ICH ahne* ». Il est là à nouveau aux strophes 21 et 27, puis avec l'automne cette force semble s'effacer; elle ne réapparaît qu'une seule fois dans la partie sombre de l'année, à la strophe 42.

Un autre chemin qu'il importe de suivre, s'agissant d'un calendrier, c'est le chemin du Soleil, et donc ici du mot SOLEIL. Il est présent dès la première strophe, dès le jour de Pâques. Il apparaît ensuite à la 4^e, à la 10^e, à la 11^e. A partir de cette « heure solaire » qui annonce la Saint-Jean, il disparaît pendant presque tout l'été, pendant cette période du soleil extérieur. Nous ne le retrouvons qu'à la fin de l'été (25) et au début de l'automne (27, 28, 30, 31). Il ne réapparaîtra plus en tant que tel. A l'approche de la grande crise du 33, c'est comme si le Soleil s'approchait de la Terre, entrait dans la Terre, peut-être même en l'homme.

A la strophe 37, alors que commence l'hiver, c'est d'une autre manière que revient le Soleil, c'est le Soleil microcosmique : le COEUR. Le cœur est vraiment le Soleil en l'être humain, comme le Soleil est le cœur de l'univers. Le mot « cœur » et le mot « amour » vont maintenant se lier. Les sept mentions de « cœur » se concentrent en 12 strophes hivernales (37 à 48). Puis, à la strophe 51, apparaîtra un mot, pour une unique fois, qui n'est pas sans rapport avec le cœur et le Soleil, OEIL, « l'œil humain » : « *L'esprit universel se trouve dans l'image-reflet de l'œil humain* ». Enfin, à la strophe 52, en « répons » à la première où le Soleil s'était levé, nous trouvons l'Esprit (*der Geist*). La force de vie descend alors jusque dans les corps humains ; c'est la seule fois qu'apparaît le mot *Leib* (corps), et ainsi, dans cette strophe ultime, sont ensemble *Esprit, Ame* et *Corps*. Nous sommes vers cette semaine de l'équinoxe où l'on commémore la Création du monde et de l'homme. Bientôt, ce sera une nouvelle Pâques, le mystère du triple Soleil se renouvellera, le Soleil spirituel s'effaçant sous le Soleil physique de l'été, le Soleil de l'âme se levant à l'automne pour mourir sur la croix du monde, pour renaître dans la crèche du cœur jusqu'à redevenir force de vie créatrice. Entre la strophe 52 et la

strophe 1, dans ce point comme au-delà du temps, on croit voir se lier les deux arbres, l'arbre de la connaissance et l'arbre de la vie.

Macrocosme et microcosme

« ... Est évoquée de cette façon une Imagination des rapports entre les entités qui déterminent le cours du temps, de sorte que l'on peut effectivement trouver, avec ces 52 formules, le chemin du microcosme au macrocosme¹⁰. »

Ces termes de « microcosme » et « macrocosme » dont on use et abuse de nos jours deviennent facilement des abstractions. Or, vu le contexte de la naissance du Calendrier, nous nous rappellerons que les rapports entre microcosme et macrocosme sont une façon de désigner la cinquième étape de l'initiation rosicrucienne. Et il y a là quelque chose qui est significatif pour la cinquième époque de civilisation post-atlantéenne, l'Ere des Poissons. Ce n'est pas un hasard si, au tout début de ses *Principes anthroposophiques* (1924-25), Rudolf Steiner caractérise ainsi l'anthroposophie :

« *Anthroposophie est un chemin de connaissance qui voudrait conduire l'esprit en l'homme vers l'esprit dans l'univers. Elle se manifeste tout d'abord comme un besoin du cœur et du sentiment*¹¹. »

Dans les temps anciens, il y avait deux voies nettement différenciées. Dans les contrées du Nord, l'homme était amené, dans les Mystères, à sortir en quelque sorte de lui-même et à aller vers la spiritualité de l'univers, vers le macrocosme. Dans les pays du Sud, en Egypte par exemple, il s'agissait d'aller vers l'intérieur, vers la spiritualité du microcosme. Dans le premier cas, l'homme se morcelait dans l'univers en une réelle *ex-stase*; dans le second cas, dans un processus d'*in-stase*, il devait se confronter à ses forces intérieures. Dans les deux cas, cela devait se faire dans des conditions extrêmement rigoureuses sous la conduite de hiérophantes.

Par la venue du Christ ces deux voies ont été reliées, potentiellement du moins, car c'est précisément une tâche actuelle que de réaliser cette union :

« ... Mais une faculté indépendante se développera peu à peu dans l'humanité ; elle permettra à chacun de s'élever dans le

macrocosme aussi bien que de plonger dans le microcosme, et l'homme connaîtra dès lors en pleine liberté les deux faces de l'initiation...¹². »

Le Calendrier est au fond la plus vivante expression de cette possibilité, de cette possible liberté. Il est sans doute aussi un instrument précieux pour tâcher d'y atteindre.

NOTES

- (1) Editions anthroposophiques romandes, Genève.
- (2) Cf. C.J. Humphrey et W.G. Waddington, « Dating the crucifixion », in : *Nature*, vol. 3066, 1983 ou : J.P. Parisot, « Quand la lune était rouge sang... », in : *Ciel et espace*, mars-avril 1985.
- (3) Conférence du 23 avril 1912 in *Der irdische und der kosmische Mensch*, Rudolf Steiner Verlag, Dornach 1964.
- (4) Hella Wiesberger, « 1879-1882, années de genèse de la science spirituelle anthroposophique », in : Rudolf Steiner, *Textes autobiographiques. Document de Barr*. Trad. G. Ducommun. Editions anthroposophiques romandes, Genève 1988, pp. 141-200.
- (5) Cf. en particulier : H.D. van Goudoever, *Eine Betrachtung über den anthroposophischen Seelenkalender*.
- (6) Cf. Rudolf Steiner, *Microcosme et macrocosme*, 4^e conférence. Editions anthroposophiques romandes, Genève.
- (7) Traduit par nous. Autres traductions dans : Rudolf Steiner. *Le calendrier de l'âme*. Edition bilingue. Editions anthroposophiques romandes, Genève 1987, pp. 74 sq.
- (8) Louis-Claude de Saint-Martin. *Ministère de l'Homme-Esprit*, Paris 1802.
- (9) Cf. Rudolf Steiner. *Douze harmonies zodiacales*, Trad. S. Rihouët-Coroze Triades, Paris 1971.
- (10) Cf. note 3.
- (11) Rudolf Steiner, *Anthroposophische Leitsätze*, Rudolf Steiner Verlag, Dornach, 1954, p. 14 (n° 1).
- (12) Rudolf Steiner, *L'Evangile de Saint Matthieu*. Editions du Centre Triades, Paris 1981.